

« **E**n ce point est quelque chose de simple, d'infiniment simple, de si extraordinairement simple que le philosophe n'a jamais réussi à le dire. Et c'est pourquoi il a parlé toute sa vie. » A-t-il fait autre chose « par une complication qui appelait la complication et par des développements juxtaposés à des développements, que rendre avec une approximation croissante la simplicité de son intuition originelle » ? Il ne serait pas impossible en effet que chacun des grands philosophes ait cherché à dire une seule et même chose, dont l'œuvre fut un long enfantement.

Mais lorsque l'un d'entre eux avoue le centre rayonnant de sa pensée, il est assez raisonnable de l'en croire. Ce fut le cas d'Henri Bergson dans une lettre au philosophe danois Harald Høffding publiée en 1916 : « À mon avis, tout résumé de mes vues les déformera dans leur ensemble et les exposera, par là même, à une foule d'objections, s'il ne se place pas de prime abord et s'il ne revient pas sans cesse à ce que je considère comme le centre même de la doctrine : l'intuition de la durée. »

L'expérience de la durée continue

Il veut dire par là que nos états psychiques, y compris la perception d'un objet posé devant soi qui paraît pourtant la plus tournée vers le monde extérieur, toutes nos expériences psychologiques s'écoulent dans une durée intérieure. Non pas dans le temps mesuré par nos montres, mais par un lent mouvement interne qui constitue notre Moi continu. Ce que nous appelons en effet le temps n'est souvent qu'une juxtaposition de deux mouvements : celui d'un coureur et celui de la montre qui le mesure. Au sens strict, cette dernière n'offre qu'une mensuration, un chronomètre sans relation avec le sentiment subjectif de la durée écoulée. Faites courir l'athlète deux fois plus vite et doublez le rythme de la montre, la mesure restera la même, alors que la durée est toute différente.

Cela signifie que le temps réel éprouvé par chacun est d'un autre ordre : qui n'a fait l'expérience de l'écoulement d'une durée variable en fonction du vécu psychique ? Le sentiment subjectif des mêmes cinq minutes varie selon qu'on regarde un film, qu'on se sait en retard pour un rendez-vous ou que l'on pratique un exercice physique.

La durée concrète concerne plutôt ce genre d'expérience-là et c'est elle qui unifie notre conscience. Il n'existe donc pas d'états de conscience qui, comme des îlots de joie et de tristesse, se succéderaient tels des

HENRI BERGSON

OU LA GRÂCE DES

COURBES MOUVANTES

blocs de pierre défilant devant les yeux du marcheur : vous ne pouvez dénombrer les états psychiques de votre journée ni dire que vous avez éprouvé quatre joies, deux courtes colères et trois désirs. Non, la vie intérieure est un long fleuve qui s'écoule sans césure, continûment et indivisiblement : « Par exemple, un obscur désir est devenu peu à peu une passion profonde. Petit à petit il a pénétré un plus grand nombre d'éléments psychiques, les teignant pour ainsi dire de sa propre couleur ; et voici que votre point de vue sur l'ensemble des choses vous paraît maintenant avoir changé. N'est-il pas vrai que vous vous apercevez d'une passion profonde, une fois contractée, à ce que les mêmes objets ne produisent plus sur vous la même impression ? Toutes vos sensations, toutes vos idées vous en paraissent rafraîchies ; c'est comme une nouvelle enfance. »

Ce texte se lit déjà dans la thèse de doctorat que Bergson, âgé de trente ans en 1889, publie sous le titre *Évocatrice d'Essai sur les données immédiates de la conscience*. Sa vie philosophique, jusqu'à sa dernière œuvre, *Les Deux Sources de la morale et de la religion*, fut donc dès le début tournée vers le rythme de l'intériorité, cherchant une langue souple qui suive la fluidité de la conscience. Ceux qui l'ont connu sont unanimes : alors même qu'il fut célèbre – honoré du Prix Nobel de littérature en 1927 et membre de l'Académie française –, qu'on se pressait en foule pour l'entendre au Collège de France, jamais il n'en fut troublé : on y voyait sa frêle silhouette élégante, au front ample, aux manières aristocratiques, en habit soigné ; il s'asseyait au pupitre éclairé par une lampe discrète et, les mains jointes devant lui, sans notes, il commençait à parler, avec cette inflexion imperturbable de la voix dont le rythme était dicté par un agenda interne adapté à la continuité de la vie intérieure, avec un phrasé assurant la ligne mélodique.

Cette manière d'attention psychologique à la vie intérieure nous semble un peu désuète, qui cherche un langage sans à-coup pour éviter le morcellement de la conscience. Écoutez ses phrases et vous y entendrez une musique plutôt que l'analyse. Cela lui valut d'ailleurs bien des quolibets, dont celui de ce scolastique qui dans sa rudesse tenait qu'il suffirait de traduire Bergson en latin pour s'apercevoir de l'inconsistance de sa pensée, jusqu'à Jacques Maritain, peu enclin à édulcorer sa critique malgré sa dette à l'égard du maître, car sans Bergson, qu'eût-il appris ?

Comme tant d'autres en effet, Maritain lui doit de s'être libéré des entraves du XIX^e siècle. Pour quelles raisons ? D'un côté, Bergson répugne au kantisme qui s'oppose aux évidences immédiates de l'expérience. D'un autre, son esprit ne saurait se satisfaire du scientisme, ce dogme

des sciences expérimentales autoproclamées paradigmes de tout l'usage de la raison. Or, si la science positiviste découvre seulement les lois déterministes de la matière et des phénomènes, le monde se réduirait à un gigantesque mécanisme dont une intelligence suffisamment équipée pourrait prévoir tous les développements.

Fascinés par les succès des sciences, bien des philosophes et psychologues laissaient accroire que la vie psychique se construisait sur des enchaînements de même acabit où, les causes produisant nécessairement les mêmes effets, l'on calquait l'explication de la vie sur l'analyse en physique, en une sorte de déterminisme ravageur. Mais Bergson « ne peut croire que tout ce qui se passe dans l'homme, par exemple, soit explicable au moyen d'une danse d'atomes régis par de prétendues "lois", ou en tout cas relève de phénomènes mesurables et calculables en eux-mêmes comme ceux de la physique ou de la mécanique ». Un tel dogmatisme scientifique en effet « absorbe la pensée tout entière dans les choses ; de l'esprit même, qui pourtant créa la science, on se désintéresse, comme si l'ouvrage valait plus que l'ouvrier », et c'est pourquoi la philosophie du XIX^e siècle était devenue prisonnière, interdite de porter son regard immédiatement sur les choses.

C'est devant une telle démission que Bergson demande à « la conscience de s'isoler du monde extérieur, et, par un vigoureux effort d'abstraction, de redevenir elle-même ». L'effort consistera à purifier notre saisie interne de la durée, en la libérant des images spatialisantes qui submergent notre vie intellectuelle lorsqu'elles plaquent sur la fluidité de la conscience des séquences morcelées, relayées par le morcellement du langage. En réalité, la conscience ne se compose pas d'éléments juxtaposés à la manière d'atomes venus du dehors : elle est un courant.

Le passé et la mémoire

Ininterrompue, cette continue durée constitue notre personnalité au point de ne laisser aucune césure, aucune claire délimitation entre le présent et le passé : ce qu'on appelle « présent » n'est qu'une attention particulière de notre conscience aux exigences vitales, tel un compas que l'on porte sur une ligne continue : selon qu'il s'ouvre peu ou prou, le champ de notre présent varie en fonction de l'attention que nous portons à la vie. Mais notre passé ne fait qu'un avec notre présent, comme en



Col de l'Évêque et Pointe d'Oren

La petite colonne des randonneurs entend le vent régulier glissant sur les combes et, au rythme sans heurt des pas continus, respire en une même pulsation. Loin des arêtes acérées. Cette intimité presque feutrée, en connivence avec le rythme corporel et la régularité du recouvrement neigeux, procure à l'âme la joie d'éprouver l'harmonie de l'humain et de la nature ; on aimerait ne jamais interrompre la régulière montée. Jusqu'à ce que la pesanteur des corps reprenne ses droits, impose une halte, exige le repos.



une phrase que l'on prononce : le moment où s'articule la dernière syllabe n'y est pas instantané : « Le temps, si court soit-il, pendant lequel je l'ai émise, est décomposable en parties, et ces parties sont du passé par rapport à la dernière d'entre elles, qui serait, elle, du présent définitif si elle n'était décomposable à son tour : de sorte que vous aurez beau faire,

vous ne pourrez tracer une ligne de démarcation entre le passé et le présent, ni par conséquent, entre la mémoire et la conscience. »

Notre vie intérieure ressemble à cette phrase unique que nous prononcerions, entamée dès le premier moment : « Oui, je crois que notre vie passée est là, conservée jusque dans ses moindres détails, et que nous n'oublions rien, et que tout ce que nous avons perçu, pensé, voulu depuis le premier éveil de notre conscience, persiste indéfiniment. » Il n'y a donc pas à expliquer la conservation du passé, car la mémoire s'identifie à la conscience dans l'épaisseur de sa durée. Ce qui est plus difficile à expliquer, c'est l'oubli ; car si le passé se maintient de lui-même en nous, nous n'y échappons que par une attention aux choses, laquelle découpe des séquences qui nous permettent d'agir. Voilà la fonction du cerveau qui resserre le champ de la conscience pour se focaliser maintenant sur l'action : « Tel est le rôle du cerveau dans l'opération de la mémoire : il ne sert

S'il y a quelque féminité
dans la montagne,
c'est dans la fluidité
des courbes régulières
qu'on la voit en hiver.

pas à conserver le passé, mais à le masquer d'abord, puis à en laisser transparaître ce qui est pratiquement utile. » L'intérêt vital nous fait comme oublier nos souvenirs immobiles, afin que nous puissions tout simplement vivre.

C'est pourquoi l'esprit est d'une autre teneur que la matière, plus vaste et plus riche, prioritaire aussi, débordant le cerveau au point que l'activité cérébrale ne correspond qu'à une part minime de l'activité mentale : « Mais c'est dire aussi que la vie de l'esprit ne peut pas être un effet de la vie du corps, que tout se passe au contraire comme si le corps était simplement utilisé par l'esprit, et que dès lors nous n'avons aucune raison de supposer que le corps et l'esprit soient inséparablement liés l'un à l'autre. »

On aura compris que, le jugement pris à partir d'un point de vue externe, manque le bouillonnement de la vie intérieure. C'est un travers pourtant auquel nous sommes enclins : l'intelligence en effet, quand elle pense les choses du monde, a tendance à les fixer comme des prises de vue instantanées. Jamais pourtant une telle série d'images arrêtées ne formera un mouvement ; jamais une série de concepts extériorisés dans le langage de mots découpés ne rendra compte de la fluidité de la durée. Pour y parvenir, il faut que l'intelligence s'emploie à se dessaisir

de ces instantanés spatiaux et saccadés, pour suivre en soi-même le mouvement intime du temps. Bergson appelle cet acte « l'intuition de la durée ». Une intuition consiste en cette « *sympathie* par laquelle on se transporte à l'intérieur d'un objet pour coïncider avec ce qu'il a d'unique et par conséquent d'inexprimable », et parce que cette sympathie non analytique épouse le mouvement intime des choses, l'intuition elle-même s'exerce dans l'indivisible durée qui nous constitue : « Penser intuitivement est penser en durée. »

Ce qui importe aux yeux de Bergson, ce n'est pas la manière de procéder pour une purification de la mémoire, ce qui compte c'est que notre personnalité est la condensation de l'histoire que nous avons vécue : nous nous y appuyons et nous anticipons l'avenir vers lequel nous sommes penchés : « Sans doute nous ne pensons qu'avec une petite partie de notre passé ; mais c'est avec notre passé tout entier, y compris notre courbure d'âme originelle, que nous désirons, voulons, agissons. » Aussi ne traversons-nous jamais le même état qu'autrefois, car notre personnalité change sans cesse, et si même les circonstances devaient un jour être identiques à autrefois, nous ne pourrions revivre une seule parcelle de notre durée puisqu'il « faudrait commencer par effacer le souvenir de tout ce qui a suivi ». Aussi notre énergie vivante et mouvante permet-elle une espèce de « création » à chaque instant de notre vie. Élan créateur de soi ? Oui, si l'on n'y entend pas une impossible évolution qui crée, mais une évolution où il y a création : « Pour un être conscient, exister consiste à changer, changer à se mûrir, se mûrir à se créer indéfiniment soi-même. »

L'acte libre

Et nous voilà rendus au problème de départ, avec la manière dont Bergson a libéré les esprits des limites du scientisme du XIX^e siècle. La conscience humaine échappe en effet au strict déterminisme des lois de la nature ; imprévisible, la voilà libre : « Il faut que, par une contraction violente de notre personnalité sur elle-même, nous ramassions notre passé qui se dérobe pour le pousser, compact et indivisé, dans un présent qu'il créera en s'y introduisant. Bien rares sont les moments où nous nous ressaisissons nous-mêmes à ce point : ils ne font qu'un avec nos actions vraiment libres. »

Être libre ne consiste donc pas à poser un choix de manière quelconque, mais à déterminer un acte à partir du Moi tout entier, à s'y enga-

ger et en fin de compte à le préférer à un autre : « Bref, nous sommes libres quand nos actes émanent de notre personnalité entière, quand ils l'expriment, quand ils ont avec elle cette indéfinissable ressemblance qu'on trouve parfois entre l'œuvre et l'artiste. » C'est pourquoi, lorsqu'il nous arrive d'agir librement, nous prenons enfin possession de nous-mêmes dans la durée pure.

Nos sentiments « représentent chacun l'âme entière, en ce sens que tout le contenu de l'âme se reflète en chacun d'eux », comme ces discrets lacs de montagne qui retiennent en leur étroite surface l'immensité des couronnes enneigées et l'infinie profondeur du ciel.

La courbure et la grâce

Il y a donc une discrédance, une tension entre d'une part la vie réelle constituée par un incessant mouvement continu que l'humain perçoit intuitivement dans la durée, et d'autre part les points de vue ou arrêts fixes sur image qui sont autant de chosifications spatiales. Le temps d'un côté, l'espace de l'autre.

Lorsque cette contorsion, au lieu de la souplesse requise, fait adopter une raideur figée, alors survient le comique. Le comique naît de l'inertie venue de la matière lorsqu'elle dégénère en automatisme : les mouvements du corps se contractent et, solidifiant en grimaces les expressions mouvantes du visage, donnent le sentiment que la personne s'absorbe à « quelque occupation mécanique au lieu de se renouveler sans cesse au contact d'un idéal vivant ». Cet épaississement de la matière produit le comique dans l'exacte mesure où il contrarie la souplesse vitale. D'où les mouvements répétitifs et saccadés du clown, de qui on attend de rire à cause de son inadaptation à la vie.

Le célèbre essai de Bergson consacré au rire lui donne l'occasion d'une page somptueuse sur la grâce, autre nom de la beauté d'une forme qui se communique à la matière. Dans la forme humaine, la grâce se montre dans cette diffraction de l'âme façonnant la matière corporelle : l'âme infiniment simple et mobile, de soi soustraite à toute pesanteur, communique au corps quelque chose de sa légèreté ailée : « l'immatérialité » qui passe ainsi dans la matière est ce qu'on appelle la grâce.

La beauté corporelle naît de cette parfaite adaptation à la vie, d'où sourd le sentiment esthétique de la grâce : impression d'aisance qui tient

de la facilité des gestes s'enchaînant de manière continue. N'est-ce pas la durée intérieure qui se donne à voir ? Elle ressemble à une danse dont le mouvement maîtrisé paraît si naturel qu'il anticipe le suivant, déjà préformé dans le précédent ; on n'imaginerait pas qu'il se puisse exécuter d'une autre manière, au point qu'il se présente comme une nécessité interne, alors qu'il provient de la liberté dont jouit la danseuse dans sa parfaite technique.

Les mouvements saccadés, eux, manquent de grâce parce qu'ils ressemblent à des atomes dissociés dont chacun se suffit à lui-même, émiettés, juxtaposés comme en une ligne brisée. À ces figures fracturées, la grâce préfère les courbes. La ligne courbe change sans cesse de direction, où chacune des nouvelles orientations est indiquée dans celle qui la précède. Sans solution de continuité, la courbe exprime mieux la grâce car elle est plus proche de la vie : formes féminines, démarche légère et glissante, tout indique le rythme intérieur de la durée mouvante : « La perception d'une facilité à se mouvoir vient donc se fondre ici dans le plaisir d'arrêter en quelque sorte la marche du temps, et de tenir l'avenir dans le présent. »

Chaque fois qu'un musicien suggère une phrase mélodique, ses mains dessinent dans l'air une courbe imaginaire, comme pour libérer l'espace de ses atomes juxtaposés et faire place à la durée continue du temps délogeant l'espace pour laisser surgir la mouvance interne de la vie. Le sentiment de la grâce provient de la perception de cette courbe. Et l'on comprend que le galbe d'une épaule ou d'une hanche séduise les amants, inspire les sculpteurs et les poètes, quand ils y perçoivent comme une figure privilégiée du mouvement intérieur ; l'inflexion d'une forme concentre en elle l'infinie douceur continue de la vie de l'âme en son harmonie : « La beauté appartient à la forme, et toute forme a son origine dans un mouvement qui la trace : la forme n'est que du mouvement enregistré. »

Si des collines arrondies forment un caractère plus harmonieux que la rudesse des parois abruptes et fracturées, le manteau neigeux atteint à la même fonction : il recouvre les aspérités pour donner cette musicalité qui naît du silence. La petite colonne des randonneurs entend le vent

régulier glissant sur les combes et, au rythme sans heurt des pas continus, respire en une même pulsation. Loin des arêtes acérées. Cette intimité presque feutrée, en connivence avec le rythme corporel et la régularité du recouvrement neigeux, procure à l'âme la joie d'éprouver l'harmonie de l'humain et de la nature ; on aimerait ne jamais interrompre la régulière montée. Jusqu'à ce que la pesanteur des corps reprenne ses droits, impose une halte, exige le repos.

La séduction de la grâce

Tout est « beauté, luxe, calme et volupté » dans ce voyage « là-bas », comme une incursion dans le monde de la grâce. Si la pure courbure induit ce sentiment, c'est que la beauté de l'arrondi témoigne de l'aisance de la main qui l'a tracé d'un mouvement continu. N'est-ce pas un peu ce que signifient les théologiens lorsqu'ils parlent de « création continuée », laissant entendre que Dieu, qui tient toute chose au-dessus du néant, fait exister le monde et ses habitants sans interruption, hier, aujourd'hui et demain, en un acte fracturant le temps ? On trouve donc chez le randonneur

quelque analogie avec le regard de l'artiste qui devine la grâce derrière la beauté, l'énergie vitale derrière la forme arrondie qu'elle a générée. Et pourquoi l'a-t-elle dessinée de son mouvement sans rupture ? Par sa générosité intérieure.

Le geste gracieux séduit en raison de sa continuité : si nous entrons dans son rythme, puisque chaque mouvement anticipe le suivant qu'il contient déjà, nous le pouvons prévoir à notre tour ; le geste est si naturel pour notre regard qu'il paraît comme nous obéir, puisque nous en saisissons la nécessité. À

tout le moins nous y retrouvons-nous nous-mêmes : « Il entrera donc dans le sentiment du gracieux une espèce de sympathie physique » qui nous plaît par son affinité avec la sympathie morale dont elle suggère subtilement l'idée. Ce qui explique « l'irrésistible attrait de la grâce », comme si elle nous était personnellement adressée. « C'est cette sympathie mobile, toujours sur le point de se donner, qui est l'essence même de la grâce supérieure. »

On trouve chez le randonneur quelque analogie avec le regard de l'artiste qui devine la grâce derrière la beauté, l'énergie vitale derrière la forme arrondie qu'elle a générée. Et pourquoi l'a-t-elle dessinée de son mouvement sans rupture ? Par sa générosité intérieure.



22
•
23



La courbe exprime mieux la grâce car elle est plus proche de la vie : formes féminines, démarche légère et glissante, tout indique le rythme intérieur de la durée mouvante.

Une épaule nue cristallise dans sa forme galbée le mouvement et l'harmonie intérieure à l'autre adressée par séduction ; la forme arrondie de la féminité est une invitation à la rejoindre dans le charme envoûtant de sa vie intérieure ; la grâce fait signe, comme un geste immobile dû à la générosité de l'être et de son abandon. S'il y a quelque féminité dans la montagne, c'est dans la fluidité des courbes régulières qu'on la voit en hiver : la générosité du Créateur s'y manifeste par sa vitale et continue création des formes, étalant au grand jour son infinie générosité à laquelle participe celui-là seul qui saura lui-même se mettre en mouvement : en glissant ses pas sur des skis de randonnée pour qu'ils épousent la pente.

Cette féminine grâce de la montagne mettant à portée de corps la générosité déposée dans l'être rend visible la libéralité infinie du créateur. Aussi n'est-ce pas sans raison que le mot « grâce » désigne à la fois le charme du mouvement corporel et l'acte de générosité infinie caractéristique de la libéralité divine. Et l'on touche des yeux la grâce qui vient au-devant de la nature pour la restituer dans sa pureté originelle et l'entraîner infiniment au-delà de ce qu'elle espère.

« Ah ! qu'ils sont beaux sur la montagne les pieds des messagers qui annoncent la bonne nouvelle ! » Et l'on comprend que Bergson ait été

sensible aux beautés qu'il put discerner chez les saints et les mystiques. Dans son itinéraire philosophique, il donne au croyant de percevoir un peu de l'éblouissement que devait être cette féconde féminité de la fille de Sion « comblée de grâce ».

Le rapprochement n'est pas forcé. Lorsque Bergson s'éteint le 4 janvier 1941, rattrapé à l'âge de quatre-vingt-un ans par une maladie qui ralentissait chacun de ses mouvements, laissant le souvenir d'un penseur dont la musique intérieure s'exprimait dans l'élégance d'une parole exacte et d'un maintien retenu, un père dominicain, membre de l'Institut, témoigna des entretiens qu'il eut avec le philosophe peu auparavant. Un mutuel respect les liait l'un à l'autre, donnant l'occasion d'une belle et rigoureuse discussion philosophique entre le bergsonisme et le thomisme. Outre son livre sur Henri Bergson et le catholicisme paru durant cette année 1941, le père Sertillanges a laissé le témoignage de ces ultimes rencontres. Henri Bergson avait demandé la grâce du baptême. Mais les circonstances atroces de la guerre l'ont conduit, par délicatesse, à en différer l'avènement. C'est en juif qu'il mourra aux temps sombres de notre Histoire, par solidarité et pour ne pas laisser imaginer la moindre rétractation de sa vie. Ce dernier geste du vieux philosophe n'est-il pas un émouvant témoignage de la grâce ?

Si des collines arrondies forgent
un caractère plus harmonieux
que la rudesse des parois
abruptes et fracturées, le
manteau neigeux atteint à la
même fonction : il recouvre les
aspérités pour donner cette
musicalité qui naît du silence.

À l'approche du Métailler







Au-delà des dunes enneigées, le Haut Val de Bagnes dévoile le Mont Pleueur et le massif des Combins

